

A ma fille djihadiste

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en chef adjoint



On a déjà évoqué ici le sentiment de saturation généré par l'abondance des essais sur l'islam et sa radicalisation. Une politicienne romande m'a toutefois recommandé un livre qu'elle juge important: «Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir?» de Rachid Benzine (publié au Seuil). Elle a raison: c'est une merveille. Pas même cent pages sous forme de lettres entre un père et sa fille. Lui est veuf, universitaire, musulman versé dans une lecture ouverte du Coran. Sa fille Nour, 20 ans, brillante étudiante en philosophie, est soudain partie en Irak épouser un djihadiste et son combat. Et c'est de là qu'elle écrit à son père, accablé par ce geste qu'il n'a pas su prévenir.

Leur dialogue, sur deux ans, concentre tous les arguments que la raison et la conviction s'échangent dans le grand face-à-face entre fondamentalistes et laïcs. Rachid Benzine, né au Maroc, grandi dans la banlieue parisienne, est à 45 ans l'un des penseurs qui comptent parmi les tenants d'un islam rénové. Il a nourri

«Le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance mais les certitudes»

son livre de ses rencontres avec de jeunes djihadistes revenus du combat – «souvent très brillants», dit-il – et de son long travail sur les processus de radicalisation. Outre sa qualité dramaturgique (il a déjà été joué sur plusieurs scènes) et l'émotion qu'il dégage, son livre a ceci de remarquable qu'il déconstruit aussi bien les arguments anti-fanatiques qui nous sont familiers que ceux d'en face, moins souvent entendus, et rendus ici troublants par le fait qu'ils restent assortis d'une immense tendresse. Par la voix de Nour, l'auteur fait ressentir comment l'appel du djihad peut être vécu comme un désir sincère de pureté, de dignité et de sens. Comment il met en jeu des désirs de libération des peuples et d'élévation spirituelle, face aux valeurs occidentales dévoyées. «Le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance mais les certitudes», admoneste le père qui énumère les horreurs commises par Daesch. «Viens découvrir de visu la réalité du monde et mettre à l'épreuve ton autorité d'universitaire étouffé par ses livres et sa suffisance», écrit la fille. Le dialogue est condamné à l'impasse. L'espoir n'est toutefois pas tout à fait absent de ce livre tendu contre la haine, cette «colère des lâches». Nul, d'ailleurs, ne l'incarne mieux que Rachid Benzine, qui a le courage de penser contre lui-même pour mieux comprendre ce qu'il combat. N'est-ce pas là le véritable esprit des Lumières?

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

«Quand on cesse de s'c'est qu'on est mort»

Chanson Robert Charlebois fête cinquante ans de carrière par une tournée qui s'arrêtera sur trois scènes romandes. A 72 ans, le chanteur québécois n'a rien perdu de sa gouaille et de son franc-parler. Rencontre.

Karine Vouillamoz

Il porte beau ses cinquante ans de chanson, Robert Charlebois. Un demi-siècle riche d'une flopée d'albums et de titres splendides – «Ordinaire», «Lindberg», «Je reviendrai à Montréal» –, qu'il fête, notamment, avec une tournée qui passe par la Suisse romande. Il y était déjà venu en juin dernier pour un concert au Festival Pully Lavaux à l'heure du Québec, qu'il honore depuis sa création. Libre, vivant, décoiffant, à la fois poète, conteur, gouailleux ou loufoque, l'homme de 72 ans est vénéré par une foule d'artistes, tel son cher ami Alain Souchon ou son compatriote Pierre Lapointe. Nous avons alors rencontré ce sacré personnage sur les bords du Léman. Interview.

Un concert à Pully en juin dernier, trois la semaine prochaine en Suisse romande, vous aimez la Suisse?

Oui. J'aime les Suisses, leur accueil. C'est peut-être le pays qui marche le mieux au monde. Il faut s'inspirer de ça. Le chômage est à 2 ou 3 %, de l'autre côté du lac, il est à 25 % pour les jeunes et ça s'enfoncé. Vous avez eu le génie de ne pas vous embarquer dans l'euro en sachant qu'ils ont fait le magasin avant de trouver le gérant. Et de cette manière, vous avez conservé votre souveraineté. J'aimerais que le Canada s'inspire de la Suisse, avec toutes nos provinces, nos doublons, ses élections générales et provinciales. S'il pouvait y avoir un bon conseil de sages, avec un président qui changerait chaque année, avec quatre ou cinq régions du Canada, ça pourrait me satisfaire. En attendant, j'espère que vous appréciez votre pays, avec toutes ses langues. Je ne dis pas que c'est l'amour fou entre les Tessinois, les Suisses allemands et les Romands, mais ça tourne. Et ça ne sera jamais l'amour fou entre les Anglais et les Français, pas plus qu'entre les Québécois et les Canadiens anglais, mais il faut s'arranger.

«La mort ne peut pas me faire peur. T'es vivant, pis t'es mort. Mais l'usure de la machine, je la sens»

L'an dernier, vous avez fait l'objet d'une série d'émissions diffusée sur les radios francophones publiques, comme Barbara Nougaro. Comment l'avez-vous reçu ?

Déjà, je suis vivant. Je me dis qu'il y en a plus derrière qu'à venir... Qu'aujourd'hui, il faut aller à l'essentiel des sujets et de la musique, s'épurer, se dépouiller. C'est ce qu'il faut faire quand il nous reste peu à vivre. Il y a des artistes qui continuent à faire de belles choses jusqu'à la fin de leurs jours et d'autres qui arrêtent, comme Jerry Lee Lewis – on dirait que son cerveau a arrêté de fonctionner en 1968 et qu'il continue à faire les mêmes «hot dogs» qu'à l'époque. Je respecte ça aussi mais d'autres continuent à évoluer,



Robert Charlebois, c'est trente albums et des titres magnifiques, tel le célèbre «Je reviendrai à Montréal».

Photos DR

comme Gainsbourg, qui s'étonnait toujours. On est mort quand on cesse de s'étonner.

Et après?

Après, on est en sursis. Tout le monde n'est pas Aznavour, c'est une question d'énergie. Le jour où la voix s'en va, qu'on a un rhume de la hanche, il y a une certaine décence... Je pense que les gens veulent voir quelqu'un en forme sur scène, peu importe son âge. Le jour où tu as une baisse de vitalité ou de tonalité, il faut savoir aussi s'en aller.

La simplicité est-elle difficile?

Oui. Mon but, c'est d'essayer de faire une grande chanson qui ferait le tour du monde.

Ne pas avoir encore atteint son but permet de continuer à avancer, non ?

C'est vrai, si le Québec existe encore aujourd'hui, c'est parce qu'on lutte. Victor Hugo disait que ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. On n'est jamais aussi libre que dans nos rêves. Si la souveraineté arrivait vraiment, ce serait peut-être la fin de tout. Et les Américains viendraient nous manger d'un coup, comme ça, ça durerait une journée. Alors continuons à lutter, à rêver d'un pays, il ne faut jamais que ça s'arrête.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas impliqué plus directement en politique dans votre pays ?

